Ami du Clergé du 11 février 1954

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Plans d'homélies sur les Collectes. — XVII. Dimanche de la Quinquagésime : La pénitence libératrice, 41.
Saint Thomas d'Aquin (7 mars). — Conférence La spiritualité de S. Thomas, 43.
Chemin de Croix. — « Tu Rex gloriæ, Christe !... », 45.

PLANS D'HOMELIES SUR LES COLLECTES

XVII
Dimanche de la Quinquagésime

LA PÉNITENCE LIBÉRATRICE

Daignez en votre clémence exaucer nos prières, ô Seigneur ; dégagez-nous des liens du péché, et gardez-nous de toute adversité.

En bref : **Seigneur, délivrez-nous de nos péchés.**

Nous sommes à la veille du Carême. Ce temps temps doit être par excellence le temps de la pénitence, c.-à-d. de délivrance spirituelle. Pour nous y bien préparer, méditons sur ce moyen de briser les chaînes du péché par la vertu et par le sacrement de Pénitence. C'est Dieu même qui nous l'a ménagé, c'est la meilleure sauvegarde contre l'adversité.

I. — *La vertu de pénitence*

Pour une conscience délicate, vraiment chrétienne, il n'est pire douleur que celle d'avoir péché. L'Eglise a la hantise du péché et s'efforce de nous la communiquer. En ce temps d'éclipse du sens du sacré et du sens du péché (les deux sont inséparables) rien n'est plus opportun que son insistance à nous en inspirer et la crainte et l'horreur. Car, en désobéissant à Dieu, non seulement nous-mêmes nous nous dégradons, mais nous nous séparons de lui. Rien n'est plus grave. Car, s'il est facile de « se détourner de lui et de se retourner vers les créatures », rien n'est plus difficile que d'opérer une conversion en sens contraire. Car notre faute **nous enchaîne.** Andersen, dans un charmant conte de Noël, nous représente un vieil usurier, Scrooge, dont toutes les injustices et toutes les duretés ont forgé anneau par anneau, une chaîne qui s'enroule autour de son corps et dont il ne parvient pas à briser l'étreinte.

Voilà l'image de ces **liens du péché** qu'au XII^e^ siècle Richard de St-Victor décomposait ainsi : la « captivité » spirituelle, qui nous rend impuissants à faire le bien, et la « servitude » qui nous incline au mal. Ensuite, la « damnation » et l' « expiation ». Le pécheur est paralysé par ses fautes et voué au châtiment. Comment nous dégager de cette captivité mortelle ? En abolissant la conscience de nos péchés ? Mais on ne les anéantit pas eux-mêmes pour autant. Le passé nous poursuit et reste présent à Dieu : « Mon péché est **toujours** devant moi — contre moi — criant vengeance ». Situation inextricable, dont Dieu seul, en sa miséricorde, peut nous tirer, en nous inspirant la vertu de pénitence, et en élevant notre démarche pénitente à l'efficacité d'un sacrement.

2. — Rappelons les enseignements du catéchisme. Quand nous avons mal fait, et à moins d'avoir faussé ou aveuglé notre conscience, nous sentons naturellement comme une **morsure** qui nous pince le cœur. Dieu s'empare de ce remords pour en dégager le désaveu de notre péché, et nous entraîner dans une série de démarches qui amorceront un redressement salutaire.

— a) **Redressement de l'intelligence,** qui l'empêche de s'aveugler : la reconnaissance de sa faute : « C'est contre vous seul que j'ai péché ; et ce qui est mal à vos yeux, je l'ai fait» (Ps. L, 6).

— b) **Redressement du cœur** qui, par une douleur sincère, compense la joie mauvaise du péché. C'est la définition même du mot pénitence : (**me pœnitet** = « cela ne me plaît pas », je regrette d'avoir offensé un père si bon.) (Ps. L, 10, 19).

— c) **Redressement de la volonté** : « je n'y ferai plus », comme disent les enfants. Si nous ne pouvons remonter le cours du temps, l'avenir est ouvert à notre ferme propos : « envoyez la sagesse au plus intime de moi-même » (℣ 8).

— d) **Redressement, enfin, de la vie.** Je me soumets à un traitement douloureux, à l'**expiation,** antidote de la joie volée, contre-offensive d'un amour qui solde par la souffrance, la dette d'amour contractée en péchant.

3. — Ces redressements, les Prophètes de l'ancienne Loi les avaient suggérés au peuple juif comme l'unique moyen de rentrer en grâce avec Dieu et de rétablir ses affaires, compromises par leurs infidélités.

> Revenez à moi de tout votre cœur
> dans le jeûne et les larmes (Joël, II, 12).

Et voici l'humble aveu, et l'acceptation du châtiment :

> Nous avons péché devant le Seigneur notre Dieu
> Et nous avons manqué de foi en lui ;
> Nous n'avons pas écouté la voix du Seigneur notre Dieu
> Pour suivre les commandements qu'il nous a donnés.
> (Bar., I, 16-17).

Enfin, le ferme propos :

> On t'a fait connaître, ô homme,
> ce qui est bon et ce que le Seigneur demande de toi :
> On t'a fait connaître, ô homme, ce qui est bon et ce que le Seigneur demande de toi : c'est de pratiquer la justice, d'aimer la miséricorde, de marcher humblement devant Dieu (Mich., VI, 8, 9).

A ce prix, Dieu aura pitié et fera grâce :

> Comment te délaisserai-je, Ephraïm ?
> Mon cœur se retourne en moi,
> Et toutes mes compassions s'émeuvent.
> (Osée, II, 8).

Car il est un Père infiniment miséricordieux :

> Quand vos péchés seraient comme l'écarlate
> ils deviendront blancs comme neige. Is., I, 18).

Non seulement l'iniquité sera effacée, mais une **vie nouvelle** envahira le cœur fidèle :

> Je purifierai toutes vos souillures
> ....
> J'ôterai de votre chair le cœur de pierre
> et *je mettrai au dedans de vous mon esprit.*
> (Ezéch., XXXVI, 27).

Admirable pédagogie qui éduquait toute l'humanité et préparait les voies au Sauveur. Car la pénitence juive n'est que l'ébauche, mais déjà bien

prometteuse, de ce redressement décisif que le Christ allait réaliser par lui-même et par son Eglise.

II. — *Le sacrement de Pénitence*

1. — **Le rôle du Christ.** Assurément, la miséricorde divine n'avait pas produit son plein effet sous l'ancienne Loi. Les temps n'étaient pas mûrs, ni l'humanité prête à recevoir le salut. Mais à la « plénitude des temps », ce que ne pouvait la Loi de Moïse Dieu l'a fait, en envoyant, **en vue du péché**, son propre Fils, dans une chair semblable à celle des pécheurs. « Il a condamné le péché dans la chair (c.-à-d. dans la nature humaine assumée par son Fils), pour se solidariser avec nous afin que la justice exigée par la Loi s'accomplît en nous » (Rom., VIII, 3-4).

Notez, en ces paroles si pleines, à quel point la notion de péché est engagée dans le mystère de la Rédemption. Si nous ne lui faisons pas la place qui lui revient dans l'histoire de notre destinée, nous nous condamnons à ne rien comprendre ni à la personne de l'Homme-Dieu, ni à son œuvre rédemptrice. Si la venue du Sauveur s'est fait attendre, c'est précisément que les hommes et non seulement les idolâtres mais les Juifs eux-mêmes, n'avaient pas encore émergé à la conscience claire du péché ni ressenti le besoin angoissant d'une Rédemption qui vînt de plus haut qu'eux.

Enfin, la voici qui s'annonce, comme l'aurore des temps nouveaux, aux bords du Jourdain. S. Jean-Baptiste, vêtu d'une ceinture en poils de chameau, y prépare les âmes de bonne volonté, en leur conférant « le baptême de pénitence ». Un jour, parmi la foule, il distingue un mystérieux jeune homme, et tendant vers lui l'index : « Voici l'Agneau de Dieu. Voici celui qui nous ôte nos péchés.. »

Comment cet Agneau sans tâche ôte-t-il nos péchés ? D'abord en prêchant à son tour la pénitence. Ensuite, en montant sur la croix, lui l'innocent, qui, comme S. Paul nous le déclarait, a « pris une chair de péché » pour nous laver tous dans son sang. Premier acte de la rédemption.

Voici le second, c'est la Résurrection glorieuse. Solidarisé avec nous dans la mort (châtiment du péché), il nous solidarise avec lui dans la vie divine, qu'il possède comme Fils de Dieu, et que l'obstacle levé, il peut enfin nous transmettre.

Reste à canaliser en quelque sorte la Rédemption, pour que chacun de nous « passe de la mort à la vie » (I Jo., III, 14), en se plongeant dans les eaux salutaires qui ne cessent de jaillir du Cœur transpercé du Christ. C'est l'Eglise qui en est chargée. A la fois éducatrice (« prêchez ») et médiatrice de salut (« remettez les péchés »), c'est elle qui fait tomber les chaînes d'impuissance et de damnation que le péché avait rivées sur chacun, en nous conférant et en nous signifiant le pardon divin, d'abord au baptême, puis chaque fois qu'il est nécessaire, dans le **Sacrement** où la Vertu de pénitence fournit la matière et dont Dieu fera, par elle, un instrument de résurrection et de vie.

2. — **Le rôle de l'Eglise** tel que le Christ l'a voulu : « L'intercession sacerdotale, dit, dès le V^e^ siècle, S. Léon le Grand, fait le pont entre les dispositions du pénitent et le pardon divin. »

— a) Dans les premiers siècles, on avait une si haute idée de la dignité et de l'efficacité de la vie divine dans l'âme des baptisés qu'il ne venait pas à l'esprit qu'ils pussent retomber dans le péché après le baptême. Une faute — publique — faisait un tel scandale que l'Eglise, déjà consciente de ses pouvoirs, avant de les réintroduire dans la communauté des fidèles et de les admettre à la communion leur imposait une longue pénitence. Telle est la signification du Carême : c'était le temps où, tandis que les catéchumènes recevaient leur dernière formation, les pénitents, exclus des saints mystères, acceptaient les rigueurs du jeûne.

Alors seulement l'Eglise, en bonne éducatrice, les admettait à la réconciliation. Dans certains diocèses, on a remis heureusement en honneur cette cérémonie de la fin de la Semaine Sainte. Elle est profondément émouvante et bien propre à raviver dans les âmes et le sens de la pénitence et celui du grand rôle que joue l'Eglise dans la réconciliation du pécheur [1].

Dès le Moyen Age, dans le souci de rendre plus accessible à tous cette réconciliation et (surtout sous l'impulsion des Ordres mendiants) et de promouvoir la vie spirituelle l'Eglise a simplifié les rites du sacrement de Pénitence, comme elle avait fait pour ceux du Baptême. Mais l'essentiel en subsiste : la réconciliation du pécheur, dans le secret du confessionnal, reste un dialogue, où l'Eglise dirige l'aveu du pénitent, où elle l'excite à la repentance, où elle contrôle et soutient son ferme propos.

La formule même de ce pardon, conditionné par la mise en action sincère et complète de la vertu surnaturelle de pénitence, a été elle-même abrégée mais elle n'en est pas moins efficace : « Je t'absous (c.-à-d. je te déchaîne) de tous tes péchés au nom du Père... » Qui parle ainsi ? Le Christ lui-même, comme dans le Baptême. En prenant conscience de son identité avec le Christ, l'Eglise a « réalisé » toute la puissance que le Ressuscité lui avait donnée par les paroles : « Recevez le Saint-Esprit : les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez ; ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez » (Jo., XX, 31). Les protestants, partisans des vues personnelles de Luther, auront beau s'acharner sur ces mots si simples : ils ne parviendront jamais à les vider de leur contenu. Car le meilleur garant de l'interprétation de l'Eglise catholique, **c'est sa vie**, soumise depuis toujours à la double loi de continuité et de progrès. En exerçant loyalement, au cours des siècles, ces divins pouvoirs, elle en a peu à peu dégagé toute leur portée. Elle a conscience, non d'**implorer** mais d'**accorder** en toute compétence le pardon de nos péchés. C'est en cette conscience que le Concile de Trente a définitivement érigée en dogme notre Foi. Puissent les Eglises protestantes où s'esquisse un mouvement en faveur de la confession, partager un jour notre Foi.

* *

Bénissons Dieu qui, odieusement outragé par nos péchés, a fait tous les frais de notre réconciliation et nous en a donné, dans son Eglise, les garanties les plus précieuses. Nous sommes assurés que quand elle nous a réconciliés avec elle, nous le sommes avec Dieu, pourvu que, de notre part, nous offrions notre âme au divin pardon en étant de vrais pénitents. On reproche à l'Eglise catholique de mettre à trop bon compte ce pardon. On prétend que la facilité (relative) de l'absolution est une prime à la récidive. Il ne tient qu'à vous d'émousser ce trait qui vient, non seu-

[1] Voir les Rituels édités pour la Vigile pascale ou, dans le compte rendu du *Congrès national des Œuvres* (Nancy, 1952), la traduction du Cérémonial pour la réconciliation des pécheurs, qui date du XIII^e^ siècle, 296 sq.

lement des Eglises protestantes, mais de catholiques.

Prenez au sérieux ce sacrement de Pénitence. N'en faites pas une formalité. L'absolution du prêtre est un baptême, mais un baptême **onéreux** et **douloureux**. Tout n'est pas dit quand, à un aveu sincère, à une contrition inspirée par la Charité correspond le pardon que Dieu vous accorde et dont l'Eglise vous donne la garantie officielle. **Même après avoir fait votre « pénitence sacramentelle »**, à laquelle est attachée une haute valeur expiatrice, **vous n'êtes pas quittes.** Vous restez toujours « engagés dans l'ordre des pénitents ». Vous avez promis sérieusement de ne pas défigurer par vos rechutes le visage du Christ et celui de l'Eglise. Tenez parole. C'est le premier apostolat que Dieu exige de vous.

Voici venir le Carême. Employez-le à réfléchir sur ces graves et salutaires vérités, afin de préparer efficacement votre confession pascale.

SAINT THOMAS D'AQUIN

(7 mars)

Conférence

LA SPIRITUALITÉ DE SAINT THOMAS

S. Thomas est connu comme théologien : il est même « le Prince des théologiens », celui qui a, de beaucoup, les préférences de l'Eglise catholique. Peut-on parler de lui comme auteur spirituel, c.-à-d. comme auteur qui a pour souci de conduire les âmes dans les voies de la sainteté, de l'ascèse et de la mystique ? Oui, mais à condition de noter que sa spiritualité ne se présente pas comme celle des auteurs qui ont écrit sur ce sujet depuis le XV[e] siècle. Depuis cette époque, en effet, pour des raisons que je ne puis vous exposer actuellement, la spiritualité est devenue une matière autonome parmi les disciplines ecclésiastiques. Or au Moyen Age, il n'en était pas ainsi : les grands théologiens ne séparaient jamais leur enseignement spirituel de leur synthèse doctrinale. Si donc on veut connaître les principes de leur spiritualité, il faut aller les chercher dans leurs œuvres de théologie proprement dite. Il en résulte un exposé plus austère, mais combien plus sûr et combien plus riche ! Et, en ce qui concerne S. Thomas, lorsqu'on s'est familiarisé avec sa méthode, on constate que sa spiritualité n'est pas confinée seulement dans quelques questions, mais qu'elle ruisselle partout, depuis les premières pages de la *Somme théologique* jusqu'aux dernières.

« Une telle maîtrise dans l'expression et l'organisation des idées philosophiques ne s'obtient pas sans un don total de soi : la *Somme Théologique* avec sa limpidité abstraite et sa transparence impersonnelle, c'est, cristallisée sous nos yeux et comme fixée pour l'éternité, la vie intérieure même de S. Thomas d'Aquin... De la philosophie de S. Thomas nous passons donc à sa prière, et de sa prière nous passons à sa poésie (Office du Saint-Sacrement) sans avoir le sentiment de changer d'ordre. C'est qu'en effet nous n'en changeons pas » (E. Gilson, *Le Thomisme*, p. 237, 239).

Nous nous bornerons à quelques réflexions concernant trois principes de sa spiritualité : sa conception de l'homme, sa doctrine de la grâce actuelle, et celle sur la grâce habituelle.

I. — *L'anthropologie thomiste*

L'idée que l'on se fait de la nature humaine n'est pas du tout indifférente en spiritualité : faut-il considérer l'homme comme un esprit habitant de force dans la matière, ainsi que le veut Platon ? Ou bien, l'homme est-il aussi réellement un corps matériel qu'une âme spirituelle ? Autre question : la nature humaine est-elle intègre, ou est-elle bouleversée ? Selon la réponse que l'on donnera à ces deux questions, nous aurons des spiritualités très différentes.

1. — Or pour S. Thomas, l'homme n'est pas du tout un ange prisonnier dans un corps : à la suite d'Aristote, il enseigne que *l'âme humaine est la « forme » du corps*, c.-à-d. que tout en revendiquant pour elle les prérogatives qui résultent de sa spiritualité, il enseigne que le composé humain est en fait un seul être, que l'âme et le corps sont unis substantiellement et réagissent l'un sur l'autre.

Ceci entraîne des conséquences morales et des conséquences mystiques.

En morale, il en résulte une *attitude plus positive que négative*. En effet, si le corps humain et tout ce qui en dépend : sensibilité, actions, passions, émotions, fait vraiment partie de notre moi, il convient de lui apporter une attention non seulement faite de mépris et de restrictions, mais faite d'estime et de sage utilisation :

« Les « passions », dit le P. Mennessier, toute cette émotivité que nous portons en nous avec son retentissement charnel, ne sont pas qu'un obstacle à la vie spirituelle : elles sont richesse humaine, domaine où doit régner l'esprit, part de notre univers qu'il nous appartient de gouverner, c.-à-d. de spiritualiser. L'idéal de la vertu morale ne sera donc point celui d'un simple frein, ni d'un dégagement stoïque : mais d'une utilisation, et avant tout d'une spiritualisation » (P. Mennessier : *Saint Thomas d'Aquin*, p. 28).

On peut dire que la spiritualité issue de cette conception de l'homme est plus *moderne* que jamais, car nos contemporains se refusent à admettre une mutilation de l'homme. Ils ont l'intuition que, contrairement à ce que pensait Descartes, les valeurs charnelles et sensibles sont de vraies valeurs. Le thomisme le reconnait et précise seulement les conditions qui sont nécessaires au plein épanouissement de notre personnalité, compte tenu, bien entendu, de notre vocation surnaturelle. Aussi ces conditions sont-elles parfois très dures : il n'est pas rare que l'héroïsme soit le seul moyen de garder l'état de grâce.

Mais moyennant cela, il faut reconnaître que la destinée du chrétien n'est pas de se renfermer dans une contemplation égoïste, comme le voulaient les philosophes grecs, mais de travailler, en lui-même et au dehors :

prometteuse, de ce redressement décisif que le Christ allait réaliser par lui-même et par son Eglise.

II. — *Le sacrement de Pénitence*

1. — **Le rôle du Christ.** Assurément, la miséricorde divine n'avait pas produit son plein effet sous l'ancienne Loi. Les temps n'étaient pas mûrs, ni l'humanité prête à recevoir le salut. Mais à la « plénitude des temps », ce que ne pouvait la Loi de Moïse Dieu l'a fait, en envoyant, **en vue du péché**, son propre Fils, dans une chair semblable à celle des pécheurs. « Il a condamné le péché dans la chair (c.-à-d. dans la nature humaine assumée par son Fils), pour se solidariser avec nous afin que la justice exigée par la Loi s'accomplît en nous » (Rom., VIII, 3-4).

Notez, en ces paroles si pleines, à quel point la notion de péché est engagée dans le mystère de la Rédemption. Si nous ne lui faisons pas la place qui lui revient dans l'histoire de notre destinée, nous nous condamnons à ne rien comprendre ni à la personne de l'Homme-Dieu, ni à son œuvre rédemptrice. Si la venue du Sauveur s'est fait attendre, c'est précisément que les hommes et non seulement les idolâtres mais les Juifs eux-mêmes, n'avaient pas encore émergé à la conscience claire du péché ni ressenti le besoin angoissant d'une Rédemption qui vînt de plus haut qu'eux.

Enfin, la voici qui s'annonce, comme l'aurore des temps nouveaux, aux bords du Jourdain. S. Jean-Baptiste, vêtu d'une ceinture en poils de chameau, y prépare les âmes de bonne volonté, en leur conférant « le baptême de pénitence ». Un jour, parmi la foule, il distingue un mystérieux jeune homme, et tendant vers lui l'index : « Voici l'Agneau de Dieu. Voici celui qui nous ôte nos péchés.. »

Comment cet Agneau sans tâche ôte-t-il nos péchés ? D'abord en prêchant à son tour la pénitence. Ensuite, en montant sur la croix, lui l'innocent, qui, comme S. Paul nous le déclarait, a « pris une chair de péché » pour nous laver tous dans son sang. Premier acte de la rédemption.

Voici le second, c'est la Résurrection glorieuse. Solidarisé avec nous dans la mort (châtiment du péché), il nous solidarise avec lui dans la vie divine, qu'il possède comme Fils de Dieu, et que l'obstacle levé, il peut enfin nous transmettre.

Reste à canaliser en quelque sorte la Rédemption, pour que chacun de nous « passe de la mort à la vie » (I Jo., III, 14), en se plongeant dans les eaux salutaires qui ne cessent de jaillir du Cœur transpercé du Christ. C'est l'Eglise qui en est chargée. A la fois éducatrice (« prêchez ») et médiatrice de salut (« remettez les péchés »), c'est elle qui fait tomber les chaînes d'impuissance et de damnation que le péché avait rivées sur chacun, en nous conférant et en nous signifiant le pardon divin, d'abord au baptême, puis chaque fois qu'il est nécessaire, dans le **Sacrement** où la Vertu de pénitence fournit la matière et dont Dieu fera, par elle, un instrument de résurrection et de vie.

2. — **Le rôle de l'Eglise** tel que le Christ l'a voulu : « L'intercession sacerdotale, dit, dès le V[e] siècle, S. Léon le Grand, fait le pont entre les dispositions du pénitent et le pardon divin. »

— **a)** Dans les premiers siècles, on avait une si haute idée de la dignité et de l'efficacité de la vie divine dans l'âme des baptisés qu'il ne venait pas à l'esprit qu'ils pussent retomber dans le péché après le baptême. Une faute — publique — faisait un tel scandale que l'Eglise, déjà consciente de ses pouvoirs, avant de les réintroduire dans la communauté des fidèles et de les admettre à la communion leur imposait une longue pénitence. Telle est la signification du Carême : c'était le temps où, tandis que les catéchumènes recevaient leur dernière formation, les pénitents, exclus des saints mystères, acceptaient les rigueurs du jeûne.

Alors seulement l'Eglise, en bonne éducatrice, les admettait à la réconciliation. Dans certains diocèses, on a remis heureusement en honneur cette cérémonie de la fin de la Semaine Sainte. Elle est profondément émouvante et bien propre à raviver dans les âmes et le sens de la pénitence et celui du grand rôle que joue l'Eglise dans la réconciliation du pécheur [1].

Dès le Moyen Age, dans le souci de rendre plus accessible à tous cette réconciliation et (surtout sous l'impulsion des Ordres mendiants) et de promouvoir la vie spirituelle l'Eglise a simplifié les rites du sacrement de Pénitence, comme elle avait fait pour ceux du Baptême. Mais l'essentiel en subsiste : la réconciliation du pécheur, dans le secret du confessionnal, reste un dialogue, où l'Eglise dirige l'aveu du pénitent, où elle l'excite à la repentance, où elle contrôle et soutient son ferme propos.

La formule même de ce pardon, conditionné par la mise en action sincère et complète de la vertu surnaturelle de pénitence, a été elle-même abrégée mais elle n'en est pas moins efficace : « Je t'absous (c.-à-d. je te déchaîne) de tous tes péchés au nom du Père... » Qui parle ainsi ? Le Christ lui-même, comme dans le Baptême. En prenant conscience de son identité avec le Christ, l'Eglise a « réalisé » toute la puissance que le Ressuscité lui avait donnée par les paroles : « Recevez le Saint-Esprit : les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez ; ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez » (Jo., XX, 31). Les protestants, partisans des vues personnelles de Luther, auront beau s'acharner sur ces mots si simples : ils ne parviendront jamais à les vider de leur contenu. Car le meilleur garant de l'interprétation de l'Eglise catholique, **c'est sa vie,** soumise depuis toujours à la double loi de continuité et de progrès. En exerçant loyalement, au cours des siècles, ces divins pouvoirs, elle en a peu à peu dégagé toute leur portée. Elle a conscience, non **d'implorer** mais **d'accorder** en toute compétence le pardon de nos péchés. C'est en cette conscience que le Concile de Trente a définitivement érigée en dogme notre Foi. Puissent les Eglises protestantes où s'esquisse un mouvement en faveur de la confession, partager un jour notre Foi.

* *

Bénissons Dieu qui, odieusement outragé par nos péchés, a fait tous les frais de notre réconciliation et nous en a donné, dans son Eglise, les garanties les plus précieuses. Nous sommes assurés que quand elle nous a réconciliés avec elle, nous le sommes avec Dieu, pourvu que, de notre part, nous offrions notre âme au divin pardon en étant de vrais pénitents. On reproche à l'Eglise catholique de mettre à trop bon compte ce pardon. On prétend que la facilité (relative) de l'absolution est une prime à la récidive. Il ne tient qu'à vous d'émousser ce trait qui vient, non seu-

[1] Voir les Rituels édités pour la Vigile pascale ou, dans le compte rendu du *Congrès national des Œuvres* (Nancy, 1952), la traduction du Cérémonial pour la réconciliation des pécheurs, qui date du XIII[e] siècle, 296 sq.

lement des Eglises protestantes, mais de catholiques.

Prenez au sérieux ce sacrement de Pénitence. N'en faites pas une formalité. L'absolution du prêtre est un baptême, mais un baptême **onéreux** et **douloureux**. Tout n'est pas dit quand, à un aveu sincère, à une contrition inspirée par la Charité correspond le pardon que Dieu vous accorde et dont l'Eglise vous donne la garantie officielle. Même après avoir fait votre « pénitence sacramentelle », à laquelle est attachée une haute valeur expiatrice, **vous n'êtes pas quittes.** Vous restez toujours « engagés dans l'ordre des pénitents ». Vous avez promis sérieusement de ne pas défigurer par vos rechutes le visage du Christ et celui de l'Eglise. Tenez parole. C'est le premier apostolat que Dieu exige de vous.

Voici venir le Carême. Employez-le à réfléchir sur ces graves et salutaires vérités, afin de préparer efficacement votre confession pascale.

SAINT THOMAS D'AQUIN

(7 mars)

Conférence

LA SPIRITUALITÉ DE SAINT THOMAS

S. Thomas est connu comme théologien : il est même « le Prince des théologiens », celui qui a, de beaucoup, les préférences de l'Eglise catholique. Peut-on parler de lui comme auteur spirituel, c.-à-d. comme auteur qui a pour souci de conduire les âmes dans les voies de la sainteté, de l'ascèse et de la mystique ? Oui, mais à condition de noter que sa spiritualité ne se présente pas comme celle des auteurs qui ont écrit sur ce sujet depuis le XV^e siècle. Depuis cette époque, en effet, pour des raisons que je ne puis vous exposer actuellement, la spiritualité est devenue une matière autonome parmi les disciplines ecclésiastiques. Or au Moyen Age, il n'en était pas ainsi : les grands théologiens ne séparaient jamais leur enseignement spirituel de leur synthèse doctrinale. Si donc on veut connaître les principes de leur spiritualité, il faut aller les chercher dans leurs œuvres de théologie proprement dite. Il en résulte un exposé plus austère, mais combien plus sûr et combien plus riche ! Et, en ce qui concerne S. Thomas, lorsqu'on s'est familiarisé avec sa méthode, on constate que sa spiritualité n'est pas confinée seulement dans quelques questions, mais qu'elle ruisselle partout, depuis les premières pages de la *Somme théologique* jusqu'aux dernières.

« Une telle maîtrise dans l'expression et l'organisation des idées philosophiques ne s'obtient pas sans un don total de soi : la *Somme Théologique* avec sa limpidité abstraite et sa transparence impersonnelle, c'est, cristallisée sous nos yeux et comme fixée pour l'éternité, la vie intérieure même de S. Thomas d'Aquin... De la philosophie de S. Thomas nous passons donc à sa prière, et de sa prière nous passons à sa poésie (Office du Saint-Sacrement) sans avoir le sentiment de changer d'ordre. C'est qu'en effet nous n'en changeons pas » (E. Gilson. *Le Thomisme*. p. 237, 239).

Nous nous bornerons à quelques réflexions concernant trois principes de sa spiritualité : sa conception de l'homme, sa doctrine de la grâce actuelle, et celle sur la grâce habituelle.

I. — *L'anthropologie thomiste*

L'idée que l'on se fait de la nature humaine n'est pas du tout indifférente en spiritualité : faut-il considérer l'homme comme un esprit habitant de force dans la matière, ainsi que le veut Platon ? Ou bien l'homme est-il aussi réellement un corps matériel qu'une âme spirituelle ? Autre question : la nature humaine est-elle intègre, ou est-elle bouleversée ? Selon la réponse que l'on donnera à ces deux questions, nous aurons des spiritualités très différentes.

1. — Or pour S. Thomas, l'homme n'est pas du tout un ange prisonnier dans un corps : à la suite d'Aristote, il enseigne que *l'âme humaine est la « forme » du corps*, c.-à-d. que tout en revendiquant pour elle les prérogatives qui résultent de sa spiritualité, il enseigne que le composé humain est en fait un seul être, que l'âme et le corps sont unis substantiellement et réagissent l'un sur l'autre.

Ceci entraîne des conséquences morales et des conséquences mystiques.

EN MORALE, il en résulte une *attitude plus positive que négative*. En effet, si le corps humain et tout ce qui en dépend : sensibilité, actions, passions, émotions, fait vraiment partie de notre moi, il convient de lui apporter une attention non seulement faite de mépris et de restrictions, mais faite d'estime et de sage utilisation :

« Les « passions », dit le P. Mennessier, toute cette émotivité que nous portons en nous avec son retentissement charnel, ne sont pas qu'un obstacle à la vie spirituelle : elles sont richesse humaine, domaine où doit régner l'esprit, part de notre univers qu'il nous appartient de gouverner, c.-à-d. de spiritualiser. L'idéal de la vertu morale ne sera donc point celui d'un simple frein, ni d'un dégagement stoïque : mais d'une utilisation, et avant tout d'une spiritualisation » (P. Mennessier : *Saint Thomas d'Aquin*, p. 28).

On peut dire que la spiritualité issue de cette conception de l'homme est plus *moderne* que jamais, car nos contemporains se refusent à admettre une mutilation de l'homme. Ils ont l'intuition que, contrairement à ce que pensait Descartes, les valeurs charnelles et sensibles sont de vraies valeurs. Le thomisme le reconnait et précise seulement les conditions qui sont nécessaires au plein épanouissement de notre personnalité, compte tenu, bien entendu, de notre vocation surnaturelle. Aussi ces conditions sont-elles parfois très dures : il n'est pas rare que l'héroïsme soit le seul moyen de garder l'état de grâce.

Mais moyennant cela, il faut reconnaître que la destinée du chrétien n'est pas de se renfermer dans une contemplation égoïste, comme le voulaient les philosophes grecs, mais de travailler, en lui-même et au dehors :

en lui-même, pour se perfectionner toujours plus en vue de la gloire de Dieu et de sa sanctification ; au dehors, pour amener l'univers corporel et le monde des âmes à la fin voulue par Dieu.

En mystique, l'union substantielle de l'âme et du corps entraîne deux conséquences importantes. Tout d'abord, par suite de l'acquisition de nos connaissances intellectuelles, qui se fait à partir de nos connaissances sensibles, le thomiste n'aspire pas à une connaissance intuitive de Dieu ici-bas. Il sait que cette connaissance se fait toujours dans *l'obscurité de la foi,* même aux sommets. Pour lui, connaître Dieu, c'est surtout être convaincu de sa transcendance et de son mystère, c'est connaître de Dieu plutôt ce qu'il n'est pas que ce qu'il est. Il est donc par là moins sujet que d'autres à l'illuminisme. Et S. Jean de la Croix a grandement raison de se réclamer de S. Thomas quand il développe ses vues sur la connaissance obscure et négative de Dieu.

Il résulte de ce principe qu'un thomiste donne beaucoup moins d'importance à *l'introspection* que ne le ferait, par exemple, un augustinien. Certes, il fait sa part, et très grande, au recueillement. Mais il insiste moins sur le culte de la « vie intérieure ». Sa vie spirituelle est plus objective, plus ouverte, plus spontanée et naturelle, et aussi moins audacieuse dans son effort de saisie intuitive. Cela du moins, dans la mesure où les principes passent dans la réalité, car la vie individuelle se charge parfois d'adapter et de modifier les principes théoriques...

2. — Deuxième question : *dans quelle mesure la nature humaine est-elle corrompue ?*

Un historien de la spiritualité chrétienne, exposant la doctrine de S. Thomas, écrit : « L'homme déchu a été dépouillé seulement des dons surnaturels : il n'a pas été amoindri dans ses qualités naturelles » (Pourrat : *La spiritualité chrétienne,* t. II, p. 219). Cette interprétation est sûrement inexacte. Il faut convenir qu'elle est partagée par un certain nombre d'auteurs des siècles derniers. Mais les thomistes modernes, plus soucieux d'une interprétation objective, montrent que pour S. Thomas, comme pour S. Augustin, la nature humaine a été troublée en ses forces vives par le péché originel. Non pas dans l'objet de celles-ci, mais dans le désordre des facultés entre elles. Pour S. Thomas, comme pour S. Augustin, *l'homme déchu est vraiment un malade,* même *in naturalibus,* dans ses tendances naturelles, et les premiers mouvements passionnels qui lui échappent sont des péchés.

Il est clair que ce « pessimisme » relatif entraîne des *conséquences pratiques* non négligeables en mortification des passions, en renoncement, en ascèse, en humilité foncière, et dans toute la vie spirituelle.

Et ainsi, ces données théologiques nous séparent de l'aristotélisme pur. Autant le thomisme estime les tendances saines de la nature humaine, autant il tient compte du bouleversement causé en elles par le péché originel.

II. — *La grâce actuelle*

Quand nous récitons l'office divin, nous commençons toujours par demander le secours de Dieu : *Deus, in adjutorium meum intende ; Domine ad adjuvandum me festina* Or il y a deux manières de comprendre ce secours. *Une manière* consiste — pour parler par comparaison — à nous imaginer sous les traits d'un petit enfant qui tend la main à son père, et qui marche sous sa direction et son soutien. Dans ce cas l'enfant possède une activité personnelle, très distincte de celle de son père, et qui trouve seulement en cette dernière un complément, — immense, si l'on veut.

La *deuxième manière* est de traverser cette comparaison, et de se rappeler que l'action de Dieu ne ressemble guère à celle des créatures. On se souvient que Dieu est infiniment transcendant, et que nous ne pouvons absolument rien par nous-mêmes, pas même le moindre acte de volonté : il faut que Dieu nous donne tout, à son plan divin. Non pas que cela nous invite à la passivité et à la paresse : ce serait un contre-sens. Nous savons bien que nous sommes libres, et que, à notre plan de créatures, nos actions sont tout entières de nous. Mais précisément, nous nous rappelons que le plan divin, transcendant, et le plan humain, des créatures, ne se heurtent pas, ne se gênent pas, mais au contraire s'accordent l'un à l'autre, chacun dans son ordre qui est essentiellement différent l'un de l'autre. Dans chaque action, tout est de Dieu, d'une manière infiniment mystérieuse, et tout est de nous, d'une manière expérimentale et psychologique.

Telle est la manière thomiste de concevoir le concours divin dans les créatures : pour S. Thomas, Dieu est assez puissant pour donner à chaque sorte de créatures le secours qui leur convient ; aux créatures matérielles il donne un secours nécessitant, rigide, pour ainsi dire ; aux créatures spirituelles il donne un secours qui respecte leur liberté. Mais dans un cas comme dans l'autre tout ce qu'il y a de bon, tout ce qu'il y a d'être, vient de lui. Seul le résultat se diversifie selon les natures : « Un même effet n'est pas attribué à une cause naturelle et à la vertu divine comme s'il dépendait en partie de Dieu et en partie d'un agent naturel, mais il est tout entier l'œuvre de chacun selon un mode différent » *(Contra Gent.,* III, 70).

De ce principe résultent de nombreuses conséquences. Bornons-nous à deux, plus spécialement relatives à la spiritualité.

Tout d'abord, une âme consciente de cette universalité du secours divin pratique tout spontanément la vertu fondamentale d'*humilité.* C'est évident. Ses rapports avec Dieu sont continuellement dans une attitude de dépendance universelle, et par conséquent de

confiance obligatoire et de prière ininterrompue.

Mais par ailleurs, cette âme n'en est pas moins *active à son plan de créature* libre et consciente. Elle sait que, à ce plan, rien ne l'empêche d'être spontanée, autonome, entreprenante, énergique. Une conduite différente serait proche du « semi-quiétisme », et c'est la tendance de certains auteurs qui n'ont pas très bien compris S. Thomas. Comme le dit le P. Mennessier, « le débat s'est éternisé, après les querelles sur la grâce, sur la primauté de la motion divine ou de l'effort humain. En le plaçant sur ce terrain métaphysique, on a omis bien souvent de considérer l'aspect vraiment humain et moral du problème. Le vrai souci des spirituels thomistes devrait être — et est de plus en plus, en fait — non pas tant d'opposer à l'effort moral la passivité de l'âme sous la grâce, que de revendiquer la primauté de la prudence... » *(Op. cit.*, p. 22). Il s'agit pour l'homme de l'œuvre grandiose de sa sanctification et de sa perfection : « Comme Dieu crée le monde, dit Et. Gilson, l'homme construit sa vie... La moralité est comme un prolongement de la création » *(ib.*, p. 19-20).

III. — *La grâce habituelle*

Une INNOVATION GÉNIALE de S. Thomas en théologie morale est d'avoir montré la *correspondance qui existe entre l'ordre surnaturel et l'ordre naturel.* Il a commencé par adopter les vues des philosophes grecs sur la nature humaine et ses facultés. Puis, partant de ce principe que la grâce ne détruit pas la nature, mais la transforme, il a longuement exposé le mécanisme des vertus chrétiennes.

Selon lui, à nos facultés d'intelligence et de volonté correspondent les vertus de foi et de charité, plus la vertu d'espérance par suite de notre état de « voyageurs » ici-bas. De cette source des vertus théologales découlent les autres vertus infuses, intellectuelles et morales, calquées sur le modèle des vertus naturelles. Et le tout est aidé par les dons du St-Esprit, intellectuels et moraux, eux aussi. Toute la deuxième partie de la *Somme théologique* est construite d'après ce principe et constitue un chef-d'œuvre incomparable : « Ce n'est point *une* doctrine, dit le P. Lemonnyer, c'est *la* doctrine même de la grâce chrétienne et de la vie surnaturelle ».

Or cette correspondance entre notre organisme surnaturel n'est pas un simple placage : les mots calquer, correspondre, etc., sont bien déficients pour exprimer la réalité. En fait cet ensemble de vertus surnaturelles est ancré *au plus intime de notre nature :* il jaillit comme de source du fond même de notre âme sanctifiée par la grâce.

Cette divinisation de notre nature humaine est une merveille bien capable d'enthousiasmer les cœurs et de leur fournir un idéal infiniment captivant.

D'autant plus que cette conception n'est pas un encouragement à la paresse : de même que la loi de tout être vivant est de *développer sa vie,* et que la loi de tout être intelligent et volontaire est d'exercer son activité intellectuelle et morale pour lui faire rendre son maximum, de même la loi individuelle du chrétien n'est autre que d'exercer son organisme divin et de le développer. Loi aussi simple, aussi normale, aussi « naturelle », pourait-on dire, que la loi naturelle.

C'est cela, la vie surnaturelle. Tout le reste n'a d'autre raison d'être que de consentir au développement de cette vie, et l'on ne doit juger de l'importance des autres activités personnelles qu'en fonction du secours qui en résulte pour cette vie. Non pas certes, qu'il y ait là une recherche égoïste du développement de soi-même ; car il est bien entendu que tout progrès dans la sainteté est orienté vers la gloire de Dieu, et quand l'âme est éprise de cette gloire et poussée par la charité, cela suffit. elle avance sans même s'en rendre compte. Mais il est bon de savoir comment se réalise ce progrès : il y a là un encouragement, en même temps qu'un motif de louange divine perpétuel.

* *

En effet, *grâce à cette doctrine tout s'éclaire.* D'elle découlent notamment : l'obligation de se perfectionner sans cesse, mais par mode d'inclination spontanée et volontaire plutôt que par contrainte et par peur de l'enfer, — la réduction à leur juste valeur des multiples procédés d'ascétisme qui ont envahi la spiritualité depuis trois siècles, — le rejet d'une morale de préceptes qui a faussé et fausse encore l'enseignement de la morale chrétienne. — une saine notion de la mystique et une juste appréciation des phénomènes qui l'accompagnent parfois.

De là découle spécialement le fait que la loi morale devient une norme intérieure. La grâce est si bien chez nous une seconde nature qu'il suffit de la suivre pour nous épanouir selon l'ordre des choses. De là un sentiment extraordinaire de liberté dans l'accomplissement des devoirs les plus difficiles.

Ces quelques aperçus suffisent à nous faire comprendre pourquoi la Sainte Eglise nous recommande si instamment la doctrine de S. Thomas.

CHEMIN DE LA CROIX

« TU REX GLORIÆ, CHRISTE... »

Le Saint-Esprit pénètre et dirige de la manière la plus intime notre vie. C'est lui, Amour du Père et du Fils, qui fait grandir en notre âme Jésus-Christ.

Venez, Esprit-Saint, remplissez les cœurs de vos fidèles... afin que, selon la mesure de notre foi, nous puissions recueillir les fruits du divin Sacrifice pour nous, pour nos frères de ce monde et du Purgatoire.

Notre Père qui êtes aux cieux... que votre Règne arrive !

1re Station : *Jésus condamné à mort*

Ses ennemis ont accusé Jésus de s'être dit Fils de Dieu. Ils l'accusent maintenant devant Pilate d'avoir interdit de payer l'impôt et de s'être proclamé roi.

« Es-tu le Roi des Juifs ? » — « Mon royaume n'est pas de ce monde. Je suis roi et je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité ; quiconque est de la vérité écoute ma voix.» (Tous ceux qui aiment la vérité et la recherchent pour y conformer leur vie seront les sujets de ce Roi des esprits et des cœurs.)

« Je ne trouve aucun crime en lui. Mais c'est la coutume qu'à la fête de Pâques je vous délivre un prisonnier. Voulez-vous le Roi des Juifs ? » — « Non pas lui, mais Barabbas ! » Or c'était un bandit.

O ma vigne choisie, tant aimée... Comment es-tu devenue si amère pour mon Cœur, au point de me préférer Barabbas ?

Pilate finit par céder, relâche Barabbas et décide que Jésus sera crucifié, après avoir été flagellé. Il tient à se disculper et se lave les mains, préludant aux lâchetés, aux faiblesses de tous ceux qui devraient parler et qui se taisent, qui devraient agir et qui se couchent.

Jésus est attaché nu à une colonne, longuement frappé de fouets à lanières, ridiculisé, brutalisé, affublé d'un manteau rouge de soldat, d'une couronne faite d'un buisson épineux, prélude de tant d'injures, de blasphèmes, de couronnes d'épines...

« Voilà l'Homme ! » « Il doit mourir, parce qu'il s'est dit Fils de Dieu ».

Dieu a donc livré son Fils, le Roi éternel et tout-puissant du ciel et de la terre, pour nous. Il l'a livré comme un martyr, afin que de ses humiliations et de ses souffrances surgisse la victoire de Dieu et la nôtre.

2e Station : *Jésus chargé de sa croix*

Soyez bénie, ô Croix, Espérance unique ! Augmentez dans les justes la grâce et des pécheurs effacez les crimes !

Ceux qui sont de la vérité entendent votre voix, ô Jésus ! Non ceux qui sont passés au diable, « menteur et père du mensonge ». Causée par le péché et l'endurcissement dans le péché, l'incrédulité est elle-même un péché, le grand péché par excellence.

L'Esprit-Saint est venu ; et il convainc le monde de péché, en manifestant son crime d'avoir rejeté le Messie, le Sauveur : « Ils n'ont pas cru en moi » (Jo., XVI, 9). Ils ne croient pas, parce qu'ils ne veulent pas se reconnaître coupables et que l'orgueil ferme les yeux à la lumière. « Si quelqu'un entend ma parole et ne la garde point, moi je ne le juge point ; car je suis venu, non pour juger le monde, mais pour le sauver. Celui qui me méprise et ne reçoit pas ma parole, il a son juge ; c'est la parole même que j'ai annoncée ; elle le jugera au dernier jour » (Jo., XIII, 47-48).

O mon peuple, que t'ai-je fait ? « O fils d'Adam endurcis et obstinés, que ne peut amollir tant de bonté, un amour si ardent, ce n'est pas à prix d'or qu'il nous a rachetés, mais par son sang précieux qui a coulé en larges flots » (S. Bernard).

3e Station : *Jésus tombe*

Ils avaient vu tant de signes, entendu tant de fois sa parole, contemplé tant de miracles ! Les pains s'étaient multipliés, le vin avait jailli dans les urnes de Cana, les morts avaient surgi à son appel... O mon peuple, est-ce pour cela que tu m'abreuves d'outrages ? que tu te plonges tout entier dans le péché ? (I Jo., V, 19).

Jamais il n'y eut tant de miracles, de prodiges qu'aujourd'hui. Jamais la voix de l'Eglise ne fut plus puissante qu'aujourd'hui : elle résonne jusqu'aux extrémités de la terre. Mais celui qui refuse de croire met sur son âme comme un sceau qui marque son état de péché et la ferme à la lumière.

Jésus tombe, le cœur envahi d'une douleur immense et ses lèvres murmurent la prière de l'obéissance, de la soumission pleine d'amour qui veut les sauver quand même, les sauver tous, arracher leurs volontés rebelles au péril du péché mortel, du péché habituel, qui mène à l'impénitence finale.

« Homme, apprends à obéir ; terre, apprends à te soumettre. Rougis, poussière orgueilleuse. Dieu s'humilie, et toi, tu t'exaltes ! Dieu se soumet aux hommes et toi, tu veux t'élever au-dessus de ton Créateur ! O homme, accepteras-tu d'imiter enfin Celui qui t'a créé ? » (S. Bernard).

4e Station : *Jésus rencontre sa sainte Mère*

Le « Juste » s'avance au milieu d'une foule haineuse qui ne lui ménage pas les insultes... Il va prouver au monde la justice de sa cause, la réalité de ses droits et de sa mission. « L'heure est venue où le Fils de l'homme doit être glorifié. En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. Celui qui aime sa vie, la perdra ; et celui qui hait sa vie en ce monde, la conservera pour la vie éternelle... Si quelqu'un veut être mon serviteur, qu'il me suive et là où je suis, là aussi sera mon serviteur. Si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera... Père, glorifiez votre nom... C'est maintenant le jugement de ce monde ; c'est maintenant que le Prince de ce monde va être jeté dehors. Et moi, quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi » (Jo., XII, 23-32).

O Vierge Marie, associée si amoureusement à la Passion de Jésus, vous êtes non seulement sa servante, servante du Seigneur, mais sa Mère. La croix, l'anéantissement, l'obéissance jusqu'à la mort, vous les partagez avec lui. Le Père vous honorera avec lui ; sa gloire rejaillira sur vous. Un jour vous serez revêtue du Soleil et sur votre tête resplendira une couronne de douze étoiles.

Faites que je pleure avec vous, qu'avec vous je prenne ma part de ses douleurs, tous les jours de ma vie !

5e Station : *Jésus et Simon de Cyrène*

Simon est contraint de porter la croix de Jésus que ses forces trahissent... Bienheureuse contrainte qui prépare l'association dans la gloire où le serviteur fidèle entrera dans la joie de son Maître. Dès maintenant la peine est adoucie et transfigurée en joie par la foi et par l'amour, qui s'enchantent de marcher à la suite de Jésus. « Mon joug est doux, et mon fardeau léger ». Suivre Jésus, c'est déjà posséder son intimité, car on ne le cherche que parce qu'on l'a déjà trouvé.

Aux yeux des soi-disant rationalistes la foi serait pour la raison un poids insupportable, un carcan démodé, entravant la liberté de l'esprit... Où est la liberté ? dans l'esclavage des passions ou dans la victoire sur elles promise aux fils de Dieu ? dans le sentier étroit ou marche l'orgueil humain ou sur les hauteurs sereines où marche l'humilité ?

Il ne dépend pas de nous de donner la foi à qui

ne la possède pas. Elle est don de Dieu. Mais, pour la recevoir et la garder, il faut l'humilité et la prière. Elle est aussi vertu. Offrons nos sacrifices quotidiens pour l'obtenir à nos frères, ce don inappréciable.

« Je te donnerai ma vie, dit le Christ, afin que ma vie façonne ta vie, que ma mort détruise ta mort, que ma résurrection prélude à la tienne, que mon ascension prépare ton ascension. Dans ma vie tu connaîtras ta voie et, en me voyant frayer les sentiers de la pauvreté et de l'obéissance, de l'humilité et de la patience, de la charité et de la miséricorde, sans jamais m'en écarter, tu pourras marcher sur mes pas » (S. Bernard).

6e Station : *Jésus et Véronique*

La recherche de Dieu n'est pas seulement exercice de l'intelligence, mais encore activité des puissances du cœur.

Voyez cette humble femme qui, n'écoutant que son cœur, s'élance pour offrir au Messie, avec son voile, sa compassion, son amour. La boussole, la route, le pilote, le port, Jésus est tout cela en même temps : la liturgie le chante au jour de l'Ascension où aboutit le chemin ensanglanté du Calvaire : « Seigneur, vous êtes pour nos âmes à la fois le guide, le chemin et le but ».

Tu dux ad astra et semita,
Sis meta nostris cordibus.

Il nous faut accueillir la parole de Jésus avec la simplicité et la confiance des enfants : « Si vous ne vous convertissez pas, si vous ne devenez semblables à de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux ».

La confiance obtient tout ce qu'elle espère. Mais la confiance totale, celle dont Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus est l'héroïque exemple, est le fruit de la grâce et d'efforts persévérants, donc d'une éducation ou la religion a la première place. Thérèse enfant était capable de réciter par cœur l'**Imitation de Jésus-Christ**. Elle préférait surtout le chapitre intitulé : « Qu'il faut aimer Dieu par-dessus tout... ».

Jésus, obtenez-nous ce même amour dont a brûlé le cœur de vos saintes !

7e Station : *Jésus tombe une deuxième fois*

« Votre Amour est méconnu, rejeté, ô mon Dieu ! Les cœurs auxquels vous désirez le prodiguer se tournent vers les créatures, leur demandant le bonheur avec une misérable affection d'un instant, au lieu de se jeter dans vos bras et d'accepter la délicieuse fournaise de votre Amour infini ». Ils éprouvent bien vite la misère de l'homme sans Dieu ; ils méprisent et l'amour vrai et la vie... Ils tombent sur le chemin, ils s'abandonnent, désespérés, doutant de tout...

Pourtant, vous avez fait une œuvre excellente. Vous avez appelé l'homme à la vie pour qu'il trouve le bonheur. D'abord en vous, et qu'il ne le cherche dans les créatures que suivant l'ordre que vous avez fixé et dans le respect de votre Loi. C'est pour expier tant d'égarements de l'esprit et du cœur que vous offrez à votre Père votre sacrifice et, en particulier, cette seconde chute sur les pierres qui vous déchirent et dans la poussière qui vous étouffe.

Nous voulons vous aider, Seigneur, à éclairer nos frères. « Un savant a dit : Donnez-moi un point d'appui et je soulèverai le monde ». Ce qu'Archimède n'a pu obtenir, les saints l'ont reçu pleinement. Le Tout-Puissant leur a donné un appui : lui-même, lui seul. Pour levier, l'oraison qui embrase d'un feu d'amour ; et c'est ainsi qu'ils ont soulevé le monde ; c'est ainsi que les saints encore militants le soulèvent et le soulèveront jusqu'à la fin des temps ».

Mon Dieu, faites de nous des saints !

8e Station : *Jésus console les femmes de Jérusalem*

Jésus est pour les âmes ce qu'est pour les corps le soleil matériel : lumière, chaleur, énergie, vie.

Or le nombre des chrétiens qui vont prendre chaque matin dans la communion le Pain céleste qui contient toute douceur et toute vertu a diminué ces dernières années. En sa Passion, le Cœur de Jésus a souffert de cet abandon, de ce refroidissement des cœurs...

Vivent-ils de l'Evangile, ces chrétiens qui s'éloignent, s'excusent... ? S'ils méditaient l'Evangile, ils y découvriraient « la manne cachée, solide et pure ». Ils apercevraient, juste au moment où ils en ont besoin, même au milieu des occupations de la journée, des clartés et des forces ménagées par une attentive et maternelle Providence.

Jésus enseigne sans bruit de paroles ceux qui veulent bien l'écouter.

Mon Dieu, faites que par la prière, la messe et la communion, nous demeurions unis à la Vigne sacrée, nous portions avec elle des fruits d'amour, de pénitence et d'apostolat, afin de n'être pas ce bois sec à qui s'adressaient de si pressantes menaces ! Pleurons sur nous-mêmes, sur nos enfants ! Sinon, nous pleurerions éternellement nos coupables négligences.

9e Station : *Jésus tombe une troisième fois*

La piété envers le Cœur de Jésus comporte deux éléments : l'adoration et la réparation, celle-ci non moins nécessaire que celle-là, surtout aujourd'hui.

Oui, c'est Jésus blessé, accablé sous le poids de nos péchés qui me demande ma pensée compatissante, mon amour manifesté par mes communions, mes visites au T. S. Sacrement, mes sacrifices, mon apostolat.

« O mon peuple, que t'ai-je fait ? en quoi t'ai-je contristé ? Réponds-moi. Qu'aurais-je pu faire de plus pour toi ? Ma vigne bien-aimée, tu es devenue si amère : tu n'as que du vinaigre à me présenter pour apaiser ma soif.

Je t'ai donné un sceptre royal ; et toi, tu as enfoncé sur ma tête une couronne d'épines.

Je t'ai donné la victoire ; et toi, tu m'as conduit au gibet de la croix.

O mon peuple, que t'ai-je fait ? En quoi t'ai-je contristé ? Réponds-moi. »

10e Station : *Jésus est dépouillé de ses vêtements*

Notre monde meurt de paganisme et de sensualité... et tout le monde est assoiffé de jouir davantage. Combien nécessaire est la leçon de mortification.

Votre exemple, ô Maître adoré, est la plus efficace prédication. Ce dépouillement total, cette chair meurtrie qui frissonne de douleur, ce sang précieux qui coule sur la terre coupable pour un monde insouciant du péché, du péché de la chair surtout, un monde qui court à son travail uniquement pour l'argent, dont il espère plus de jouissance, plus de plaisirs ! Or le bonheur n'est pas dans le plaisir ni dans les sens. Il est tout entier dans l'amour de Dieu, dans la paix de l'âme, fruit du devoir accompli.